



# MURRAY HEAD

Autobiographie  
en passant

Avec la collaboration de Jean-Éric Perrin

Fetjaine

Extrait de la publication



# AUTOBIOGRAPHIE EN PASSANT



Murray Head  
Avec la collaboration de Jean-Éric Perrin

# AUTOBIOGRAPHIE EN PASSANT

**Fetjaine**

© Les éditions Fetjaine, 2011.  
Une marque de La Martinière Groupe  
[www.lamartinieregroupe.com](http://www.lamartinieregroupe.com)  
ISBN : 978-2-35425-342-4

*Dis-moi que ce n'est pas vrai, Joe, je t'en prie,  
dis-moi que ce n'est pas vrai*

*Ce n'est pas ce que je veux entendre, Joe*

*N'ai-je pas le droit de savoir ?*

*Dis-moi que ce n'est pas vrai, Joe, s'il te plaît,  
dis-moi que ce n'est pas vrai*

*Je suis sûr qu'ils nous racontent des mensonges,  
Joe*

*Je t'en prie dis-nous que ce n'est pas vrai*





Elle s'appelle Nathalie, et elle m'a attendu à la sortie du concert que je donnais dans cette salle de banlieue. Elle est plutôt jolie. D'ailleurs l'homme qui se tient quelques pas derrière elle en est persuadé, au point de ne pas la quitter des yeux quand elle me fait dédicacer un CD. « Vous savez, m'avoue-t-elle un peu tremblante, c'est sur votre chanson *Say It Ain't So* que mon mari et moi, on s'est... enfin, on s'est rencontrés. C'est *notre* chanson... »

C'est sans doute ma chanson la plus familière aux oreilles du public français, mais *Say It Ain't So Joe* n'est pas, comme le pensent nombre d'habitants de l'Hexagone, et donc cette Nathalie plutôt jolie, une chanson d'amour. C'est au contraire un cri de révolte, celui que pousse un peuple quand il comprend que son héros l'a trompé et que cette vérité dévoilée est un tel déchirement qu'il en demande, encore et encore, la confirmation au héros déchu. « Shoeless » Joe Jackson était un joueur de base-ball vedette des Chicago White Sox, qui lors de la finale du championnat de 1919 aurait accepté un joli paquet de dollars pour faire perdre son équipe contre les Cincinnati Reds. Lors du procès qui s'ensuivit, à la sortie d'une audience, le sportif félon fut hélé par un jeune fan désespéré : « *Say it ain't so, Joe !* », « Dis-moi que ce n'est pas vrai, Joe ! »

C'est en visionnant un documentaire sur Richard Nixon, dans les années 70, que m'est venue l'idée de cette chanson. On y voyait des supporters du Président, amateur d'enregistrements, clamer leur attachement au chef des républicains, et j'y ai vu une allégorie de ces héros aux pieds d'argile dont les errements funestes sont niés, malgré l'évidence, par ceux qui leur vouent un culte hors de proportion. *Say It Ain't So Joe* n'était donc certainement pas une chanson d'amour, juste un cri politique, contre toutes ces trahisons que les hauts placés effectuent sans vergogne. Je n'ai pas été compris. Ce n'était pas la première fois, et ça ne sera pas non plus la dernière. C'est même un résumé assez juste de l'histoire de ma vie et de ce que je fais. Pourtant, la recherche de la vérité aura été mon moteur, tout au long de ces années...

# 1. Racines

Quand j'étais jeune, j'étais un « menteur en série ». Avec mes difficultés à m'adapter aux règles et coutumes, j'étais continuellement forcé d'expliquer mes actes et d'en endosser la responsabilité, alors je mentais pour éviter les punitions. On pourrait me taxer de couardise, mais je me retrouvais si souvent en difficulté que mentir semblait plus courageux et plus excitant que dire la vérité. Le problème devint tel que mes parents et les enseignants renoncèrent à me comprendre. La maison était un endroit où les enfants pouvaient être vus mais certainement pas entendus et l'école un lieu où l'on devait faire ce qu'on nous disait de faire, sans poser de questions. On apprenait uniquement par l'exemple, alors que je tenais à apprendre par l'expérience. Ma prime jeunesse s'est déroulée essentiellement dans la solitude, seul ce que je faisais enrichissait mon expérience et l'intuition tenait une large part dans mes choix. À cette époque, le sens commun n'était pas toujours transmis, c'était quelque chose qu'il fallait découvrir par soi-même.

Aujourd'hui, je ne me sens plus aucune raison valable de mentir à propos de quoi que ce soit ou à qui que ce soit. Si je vis dans cet état de liberté depuis ces dix dernières années, c'est dû principalement à la relation que j'entretiens avec ma nouvelle partenaire. J'ai découvert une égalité dans le couple que je n'avais jamais crue possible. C'est grâce à cette stabilité

que je me sens à l'aise pour revisiter mes souvenirs, au point de les faire imprimer.

Dans le passé, j'ai souvent été surpris par la rapidité avec laquelle mon état d'esprit m'aidait à prendre de la distance et à justifier, à mes propres yeux, toutes les situations embarrassantes ou les erreurs manifestes dans lesquelles j'avais pu tomber, fût-ce au prix de me mentir à moi-même. Une petite voix me disait : « Tout va bien, personne ne t'a vu te rendre ridicule, personne ne regardait, ils ne faisaient même pas attention à toi ! » C'est aussi pour cela que j'ai toujours éprouvé des difficultés à solliciter l'opinion des autres sur moi. J'ai ainsi eu du mal à me faire une idée objective de qui j'étais.

On m'a demandé de rendre compte de ma vie dans une autobiographie. Alors, en toute humilité, je m'embarque dans ce voyage rétrospectif à travers un champ de mines de mensonges, d'approximations, d'histoires et de mythes éculés, tout ce dont les autres m'ont crédité, alors que j'étais moi-même en recherche de ma propre vie. Par exemple, en ce qui concerne les réminiscences les plus anciennes, il est presque impossible de faire la part entre les véritables souvenirs et les exploits plus ou moins imaginaires dont mes parents m'auraient parlé. Pour être honnête avec eux, je devrais commencer par décrire leurs origines et ce que je sais de leurs premières années, dans l'espoir que ma famille puisse établir une différence entre ce qu'ils perçoivent comme la réalité et ce que je considère être la mienne.

Ma mère, Helen Shingler, est née le 29 août 1919, de Cyril et Mildred Shingler. Son père était un employé de banque respectable dans un établissement privé en charge de quelques patrimoines de haute volée, dont celui de l'ancien prince de Galles. Il était chanteur baryton et dirigea le chœur de St Mary's Paddington durant plus de trente années. Sa mère, Mildred, était de nature bohème et venait d'une famille où l'on tenait en haute estime les gens qui savaient s'exprimer à travers les arts.

Quand Helen avait 2 ans, sa sœur aînée Kate a souffert d'une péritonite, échappant de peu à la mort. Comme Kate ne pouvait plus aller normalement à l'école, la famille a engagé une gouvernante pour faire la classe à la maison aux deux filles. Cette demeure était le centre d'une vie très mondaine. Il y avait du théâtre, des lectures de poésie, des soirées musicales, des charades, des spectacles de cabaret, et personne ne pouvait se joindre à l'assemblée sans apporter un sonnet de sa main. Mildred était experte en dessin, aquarelle et peinture à l'huile. Elle faisait également du théâtre en amateur. Ses filles prirent sa suite : en 1936, Kate était comédienne tandis qu'Helen, à 16 ans, suivait des cours d'art dramatique. C'est autour de cette époque qu'Helen fut priée d'exécuter un numéro de cabaret lors du vingt et unième anniversaire de la sœur du célèbre acteur britannique Edmund Purdom. Elle chanta et dansa une espagnolade avec une rose à la bouche. Parmi les invités, un jeune homme de 17 ans, Seafield Head, fut très impressionné au point de lui réclamer son numéro de téléphone et de l'inviter au cinéma la semaine suivante. Durant la projection, l'acteur sur l'écran demandait à sa partenaire : « Est-ce que la terre bouge aussi pour toi ? » et Seafield choisit ce moment précis pour donner à Helen un *french kiss*. Elle sursauta et en réponse lui envoya une baffe ! Il ne la revit plus durant quelque temps, puis rejoignit la compagnie De Havilland pour y devenir ingénieur aéronautique. En 1939, il fut appelé à rejoindre l'Amirauté et la Fleet Air.

Mon père, Seafield Head, avait eu une enfance malheureuse. Laurence, son père, venait d'une famille collet monté, trois générations d'architectes travaillant pour la firme George Head & Co fondée par son arrière-grand-père. Quand la Première Guerre mondiale fut déclarée, Laurence s'engagea comme volontaire avant même de prévenir sa famille. En 1916, il sauta sur une mine en France et, blessé par le shrapnel, fut renvoyé dans ses foyers. Après sa convalescence, il rejoignit

le Royal Flying Corp où il effectua principalement des missions de reconnaissance aérienne jusqu'à la fin des hostilités. En 1918, il épousa Peggy Grant, une auteure qui venait d'une vieille famille écossaise très aisée. Le couple partit immédiatement après la guerre pour l'Allemagne où Laurence fut en charge des services postaux et du fret aérien. Elle tomba enceinte et Seafield naquit le 17 août 1919. Un an plus tard, Laurence fut envoyé en Irlande avec l'armée pour tenter de contrôler la montée de l'agitation. Une nuit d'hiver 1922, mes grands-parents se distrayaient dans un bal au mess quand l'alarme fut donnée : des membres de l'IRA ouvraient le feu sur les baraquements. Ils se dépêchèrent de quitter les lieux et, pour rejoindre leurs quartiers, sautèrent dans le *side-car* de Laurence. Mais la nuit était d'un noir d'encre : au premier virage, ils ne purent éviter un énorme tronc d'arbre que l'IRA avait mis sur la route pour la bloquer. L'accident les surprit à pleine vitesse. Ma grand-mère Peggy eut la tête sévèrement entaillée par les branches et se rompit le cou. Elle mourut presque instantanément. Laurence, pour sa part, fut salement blessé, d'autant plus qu'une autre moto qui le suivait de près lui rentra dedans.

Bébé Seafield avait donc perdu sa mère à l'âge de 2 ans. Et comme si ça n'était pas suffisant, il fut laissé à la charge de la mère de Peggy, dont les cheveux avaient blanchi et qui était devenue aveugle la même nuit, quand elle avait appris la nouvelle de la mort de sa fille. La vieille dame jura de ne plus jamais adresser la parole à Laurence. Quand elle décéda, Seafield fut confié à la vieille *nanny* de sa mère et à sa famille. Pendant ce temps-là, son père, qui se complaisait dans le déni des événements, passait d'un baraquement militaire à un autre, sans se soucier de son fils. À l'occasion, il envoyait son frère aîné Harold rendre visite à l'enfant. Puis Seafield fut envoyé à l'école à Gresham, Norfolk, où il apprit les rudiments de la discipline. À 9 ans, comme il venait d'être finale-

ment envoyé en pension, son père débarqua dans sa vie pour la première fois depuis des années afin de lui présenter sa « nouvelle maman », Kit, et l’emmener dans la foulée partager avec eux des vacances d’été en Irlande du Nord.

Seafield ne les a guère appréciées, ces vacances. Le père de sa belle-mère était un ecclésiastique, il lui fit passer des congés austères et ennuyeux avec la perspective d’autres vacances du même genre à venir. L’année suivante, Kit donna naissance à Tony, le demi-frère de mon père, dix ans plus jeune que lui. La fin de son cycle scolaire et son entrée dans la vie professionnelle chez De Havilland furent être une bénédiction et sans doute son premier écho de liberté... jusqu’à la Seconde Guerre mondiale.

Au début de la guerre, Seafield fut envoyé dans un camp d’entraînement de l’Air Force, dans le Sussex. Il était en permission, en train de célébrer son vingt-et-unième anniversaire dans la ville voisine, quand la base fut attaquée par des avions allemands. Lorsqu’il put revenir dans sa chambre, il constata qu’elle avait été mitraillée. Il y avait des trous de balles dans sa malle et dans les six chemises neuves qu’oncle Harold lui avait envoyées.

Une fois ses classes pour la Fleet Air terminées, l’Amirauté l’envoya sur une mission secrète à Trinidad. Sur le bateau qui partait pour New York, d’où il embarquerait pour les îles, il rencontra H. G. Wells, l’auteur de *L’Homme invisible* et de *La Guerre des mondes* ; on lui avait proposé de partager sa cabine parce que l’écrivain s’était retrouvé avec un passager qui ronflait comme un sonneur. Mon père avait ensuite aidé Wells, traqué par la presse, à débarquer à New York discrètement et, en remerciement, l’écrivain lui rédigea une dédicace charmante. On découvre ces choses-là quand les gens disparaissent. C’est dommage, j’aurais aimé qu’il me raconte cette histoire, qu’il me dise de quoi ils avaient parlé durant ce voyage... Mais comme toujours, on apprend les choses bien plus tard : quand

mon père est mort, ma mère m'a donné cette photo d'un aérodrome, m'apprenant que c'était mon père qui l'avait construit, à l'âge canonique de 22 ans ! L'Amirauté l'avait envoyé, tout seul, armé d'un pistolet et d'un rouleau de dollars à Trinidad pour construire et organiser cet aérodrome. Sur la photo, il y avait une trentaine d'avions, et une cinquantaine de gros camions, c'était assez impressionnant, et j'imagine que si j'avais su cela enfant, ça aurait renforcé à mes yeux son aura héroïque.

Quand il revint à Londres en 1943, l'Amirauté décida qu'il serait plus utile à la maison. Se sentant plutôt esseulé dans la ville, il commença à parcourir son petit carnet d'adresses noir et découvrit que la plupart de ses anciens contacts avaient disparu ou déménagé. En tombant sur le numéro d'Helen Shingler, il se souvint de la chaleureuse étudiante en art dramatique et l'appela. C'est la mère d'Helen qui lui répondit, elle lui apprit qu'Helen était justement en train de jouer dans *Pas d'orchidées pour Miss Blandish*, dans le West End.

Cela dut être un sacré choc pour lui ce soir-là, dans tous les sens du terme. J'ai demandé un jour à ma mère de me raconter l'intrigue de la pièce, mais j'en ai vite perdu le fil. Tout ce que je sais et que j'ai entendu évoquer à maintes reprises, c'est qu'il y avait une scène où elle devait évoluer dans un négligé transparent et diaphane, et se faire violer plusieurs fois. Je n'ai jamais demandé de détails supplémentaires. Elle me racontait que la pire difficulté du spectacle était de faire abstraction des invectives égrillardes du public : « Vas-y, Joe, tu vas t'la faire ! » Pour faire court : elle avait détesté ce rôle et la tournée qui l'emmenait de ville bombardée en ville bombardée, Hull, Halifax, Huddersfield, Morecombe, Leeds, Blackpool, Liverpool, Manchester, Birmingham, Portsmouth, Plymouth... Et si la ville était attaquée pendant le spectacle : « *The show must go on*, mes chéris, continuez d'amuser le public et gardez-le à l'intérieur ! » Mais ce que mon père avait



vu était clairement quelque chose qui avait fait bondir son rythme cardiaque, car elle était réellement très belle, et elle l'est d'ailleurs toujours.

Il vivait dans un appartement avec un autre homme de l'Amirauté qui apparemment dégageait des odeurs corporelles nauséabondes. Ma mère y est probablement venue quelques fois, mais ils passèrent la plupart de leurs nuits dans la cave de Charville Mansion, à Baron's Court, dans l'ouest de Londres. Toute la famille dormait dans la cave pour se protéger des raids aériens. Mon père partageait un lit avec Helen et sa sœur Kate. Ma mère avoua s'être offerte à lui, mais il semble qu'il ait préféré attendre qu'elle soit sa femme. Au bout d'un an sous ce régime, ils ont décidé de se marier, le 6 juin 1944. Ils ont raconté avoir célébré leur premier anniversaire de mariage en faisant l'amour au bord d'une rivière et, en dépit de la chute de mon père dans l'eau, consécutive au processus charnel en cours, j'ai été conçu.

Après avoir joué quelques pièces en tournées, Helen s'est vu proposer de participer aux spectacles pour les troupes. Elle faisait des imitations et un tour de chant. Et puis vint le *big break* : son agent Eric Glass lui décrocha un contrat avec Associated British Films, et la voilà sur un premier long-métrage, *Un week-end tranquille*, dans lequel elle joue une actrice célèbre débarquant dans un village pour le week-end.

Un jour, mon père me téléphone pour me demander si je veux voir ma première « performance ». Je lui réponds que je l'ai déjà vue.

– Non, me répond-il, c'est la première fois que ça passe à la télé !

Je n'ai aucune idée de quoi il parle.

– Tu étais dans l'utérus de ta mère pendant qu'elle tournait.

Je lui demande de combien de mois elle était enceinte. Je l'entends demander à ma mère dans le fond de la pièce :

– De combien, chérie ?

Elle prend le combiné :

– Oh, je devais être à peu près à cinq mois, il y avait une scène dans une cabine téléphonique où je ne pouvais pas remonter la fermeture Éclair de mon pantalon !

En fait, après des recherches ultérieures, j'ai su qu'elle en était à cinq mois seulement à la toute fin du tournage. J'ai demandé à mon père de m'envoyer une copie vidéo pour que je puisse observer ses moindres mouvements sur l'écran. Elle était belle et mince, star jusqu'au bout des ongles, mais aucun signe de ma présence. Soit elle était parfaitement éclairée, soit il y avait eu un tantinet d'adroites retouches à la postproduction. Ou bien j'avais eu une croissance intra-utérine tardive, ou bien encore elle portait un corset d'acier. Quant à la scène dans la cabine téléphonique, j'y étais invisible, aucune « performance » de ma part. Mon père, en tout cas, la suivait partout sur les plateaux, autant qu'il lui était possible, puis il a cherché un endroit pour installer sa famille.

Il avait trouvé une maison dans une impasse en arc de cercle, Park Village West. Ce qu'on appelle un *crescent*. Une rue créée par l'architecte Nash vers 1820, tout près des casernes pour les soldats du roi, les Light Guards, réputés pour la charge de la brigade légère dans la guerre de Crimée. On les voyait s'entraîner dans le parc, avec les canons et leurs costumes d'époque. L'impasse répondait à un besoin de loger les officiers dans des maisons à proximité des casernes. Mais j'ai appris récemment que notre maison, dans un groupe de quatre ou cinq, était organisée en *terrace*, rangée de maisons résidentielles, et servait en fait à accueillir les maîtresses de ces officiers, qui eux vivaient un peu plus loin. Tout cela était propriété de la Couronne et, après la guerre, la Couronne a décidé qu'il serait sympathique d'offrir l'accès de ces maisons à des « personnes créatives ». En l'occurrence, il s'agissait surtout des créatifs débrouillards. Pour les enfants de cette impasse, c'était

fabuleux, parce qu'on y jouissait d'une liberté que l'on ne pouvait pas connaître dans une rue passante.

Les maisons à l'arrière du *crescent* avaient des jardins qui descendaient vers un vieux canal. De l'autre côté du canal, il y avait d'autres maisons, une rue et un grand mur qui cachait les voies de chemins de fer et la gare de Camden. C'est surtout cela que les Allemands avaient voulu détruire. Un bombardier allemand a mal visé, raté les trains et largué un paquet de bombes incendiaires sur une des maisons de l'impasse. Toutes les fenêtres et les toits durent être réparés avant que les Head puissent s'installer.

Voilà un bon exemple de réalité et de non-réalité. Ma mère m'a toujours dit que la maison d'en face avait été détruite par un V 1. L'explosion survient toujours neuf secondes après la chute de la bombe. Elle m'avait raconté comment, quand on l'entendait tomber avec ce sifflement caractéristique qui glaçait le sang, on arrêtait tout ce qu'on faisait et on comptait jusqu'à neuf ! Ce n'est qu'aujourd'hui qu'elle se contredit et admet que ce n'était qu'une simple bombe. En tout cas, sur ce site de cendres, de briques et de gravats, on pouvait imaginer tout ce qui enchante les enfants : cow-boys, soldats, aventuriers de toutes sortes... D'ailleurs, j'avais retrouvé dans ces ruines des bombes incendiaires, ce qui avait horrifié mes parents. Un film de John Boorman raconte cela : *Hope and Glory*. Des enfants jouent dans un site de ce genre, y trouvent des cartouches qui n'ont pas encore explosé et tapent dessus avec un objet pointu pour les faire partir. C'est Londres en 1946, une ville grise, qui panse ses blessures et voudrait oublier ce Blitz qui l'a transformée, lui laissant des cicatrices de briques noircies que l'humidité fait suinter de souvenirs douloureux.

Il n'y a pas grand-chose à expliquer de cette époque. C'est la fin d'un désastre, mais c'est aussi un commencement. Dans les deux premiers chapitres des *Confessions d'un enfant du siècle*, de Musset, on ressent cette atmosphère unique de

l'après-guerre. Pour lui, c'étaient les guerres napoléoniennes, mais on s'y projette facilement : un désert de ruines, de bâtiments bombardés, et dans ce désert on voit des germes qui commencent à pousser sur un désespoir tout à fait naturel. C'est l'après-choc.

Mon père voulait le meilleur pour sa femme et la naissance de son enfant, il avait été contraint de vendre sa vieille voiture de sport Invicta pour nous mettre à la très chic London Clinic. Ma venue au monde a été rapide. Presque comme le V 1. Je suis sorti en une heure et demie. On m'a enlevé à ma mère tout de suite pour être allaité avec du lait en poudre dans un autre endroit. Elle avait signé un contrat avec Associated British Artists, stipulant qu'elle n'avait pas le droit d'allaiter son enfant. Ça commençait mal pour nos relations ! D'ailleurs, j'ai eu des allergies et j'ai été affecté par tout ce qui avait un rapport avec le lait.

Mon père ne pouvait pas être acteur pour se rapprocher d'elle mais, avant et durant la guerre, il avait été rédacteur en chef d'un journal de l'armée de l'air. Il a accumulé des scénarios qui sont restés dans les tiroirs et, comme il n'avait plus de travail, il a signé avec une compagnie qui faisait des films documentaires. C'était un peu comme la publicité aujourd'hui, ce qu'on appelle du *corporate*. Il a écrit des films pour Shell, British Petroleum ici, etc. Les grandes sociétés finançaient des films documentaires qui leur étaient consacrés. Dans les années 50, elles se sont rendu compte qu'elles pouvaient contrôler leur discours plutôt que de le laisser entre les mains des réalisateurs et ont engagé leurs propres équipes de tournage à la fin des années 50. Puis, avec l'arrivée de la publicité à la télévision, dans la deuxième partie des années 60, tout cela prit fin. Sa société fut rachetée. Mes parents ont commencé à s'intéresser aux antiquités, notamment la dentelle ancienne.

Je n'avais que 3 mois quand ma mère commença à tourner son prochain film, *The Silver Darlings*. Elle m'emmena à Wick,

17. Retour en France	175
18. Dis-moi que ce n'est pas vrai, Joe !	183
19. Monsieur Claude	191
20. Adieu à la terre	201
21. Travailleur immigré	209
22. Le prix de Diane	217
23. <i>Restless</i>	229
24. <i>Chess</i>	235
25. Mon pote	247
26. Nairobi	251
27. Ruptures croisées	257
28. De l'autre côté du monde	271
29. Canada dry	283
30. Insécurité	285
31. Confessions	287
32. Bangkok en vrai	297
33. Cendrillon	303
33. Des télés en série	311
35. Tête de gondole	321
36. Du Nil au Jourdain	325
37. <i>Béarn to be wild</i>	331
38. Family	335
Conclusion. $1 + 1 = 2$	347

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2011. N° 271 (00000)  
IMPRIMÉ EN FRANCE